

A photograph of a woman's lower body and feet. She is wearing a long, flowing purple dress with a gathered waist and is walking barefoot on a sandy surface. Her feet are slightly red and appear to have some sand on them. The background is a clear blue sky. The text is overlaid on the image.

*La fille
qui marchait
dans
le désert*

Vénus
Khoury-Ghata

DU MÊME AUTEUR

- AU SUD DU SILENCE, *poèmes, Saint-Germain-des-Prés.*
- TERRES STAGNANTES, *poèmes, Seghers.*
- LES OMBRES ET LEURS CRIS, *poèmes, Belfond. Prix Apollinaire.*
- DIALOGUE À PROPOS D'UN CHRIST OU D'UN ACROBATE, *roman, E.F.R.*
- QUI PARLE AU NOM DU JASMIN, *poèmes, E.F.R.*
- LE FILS EMPAILLÉ, *roman, Belfond.*
- UN FAUX PAS DU SOLEIL, *poèmes, Belfond. Prix Mallarmé.*
- MONOLOGUE DU MORT, *poèmes, Belfond.*
- FABLES POUR UN PEUPLE D'ARGILE, *poèmes, Belfond.*
- VACARME POUR UNE LUNE MORTE, *roman, Flammarion.*
- LES MORTS N'ONT PAS D'OMBRE, *roman, Flammarion.*
- MORTEMAISON, *roman, Flammarion.*
- BAYARMINÉ, *roman, Flammarion.*
- LA MAÎTRESSE DU NOTABLE, *roman, Seghers. Prix Libération de Francfort.*
- LES FUGUES D'OLYMPIA, *roman, Régine Deforges/Ramsay.*
- LES FIANCÉES DU CAP-TÉNÈS, *roman, Lattès (Poche Hachette).*
- ANTHOLOGIE PERSONNELLE, *poèmes, Actes Sud. Prix Jules Supervielle.*
- LA MAESTRA, *roman, Actes Sud (Babel).*
- UNE MAISON AU BORD DES LARMES, *roman, Balland, Actes Sud (Babel).*
- PRIVILÈGE DES MORTS, *roman, Balland.*
- ELLE DIT, *poèmes, Balland.*
- LA VOIX DES ARBRES, *poèmes pour enfants, Cherche-Midi.*
- LEÇON D'ARITHMÉTIQUE AU GRILLON, *poèmes pour enfants, Milan.*
- COMPASSION DES PIERRES, *poèmes, La Différence.*
- ZARIFÉ LA FOLLE, *nouvelles, François Jannaud.*
- ALPHABETS DE SABLE, *poèmes, illustrés par Matta. Tirage limité. Maeght.*
- ILS, *poèmes, illustrés par Matta. Tirage limité. Amis du musée d'Art moderne.*
- VERSION DES OISEAUX, *poèmes, illustrés par Velikovic, François Jannaud.*

Suite des œuvres de Vénus Khoury-Ghata en fin de volume

LA FILLE QUI MARCHAIT
DANS LE DÉSERT

Vénus Khoury-Ghata

LA FILLE
QUI MARCHAIT
DANS LE DÉSERT

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Pages 156 et 157, l'extrait de *Miel de Bourdon* de Torgny Lindgren
(traduit du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach,
© Éditions Actes Sud, 1995)
est reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

© *Mercurie de France*, 2010.

Chapitre 1

Tu es l'unique passagère du car qui fait la navette entre le littoral et l'arrière-pays, la première et la dernière à le quitter. Tu descends le raidillon sous une pluie tiède vers la bâtisse grise où on t'a retenu une chambre pour la nuit, une seule nuit. Le claquement de la portière et le bruit du moteur qui s'emballe dans la montée alertent la propriétaire des lieux. Une fenêtre s'allume derrière un volet, puis cette lampe-tempête levée à bout de bras pour éclairer ton chemin bordé de cyprès immobiles alors que les peupliers en contrebas frissonnent de toutes leurs feuilles. La femme debout dans l'encadrement de la porte t'apparaît entre deux troncs. Lumière et obscurité la happent à tour de rôle. Aussi grise que ses murs, que le châle qu'elle serre autour de ses épaules, que l'enseigne « Gîte rural » qui se balance au-dessus de sa tête, que le fer de sa lampe qu'elle continue à brandir alors que tu es en face d'elle. Une voix glaciale. Elle t'attendait plus tôt. Aura du mal à retrouver son sommeil. La directrice de la médiathèque aurait pu t'héberger puisque tu as raté le dernier train.

Tu ne t'excuses pas ni ne lui avoues que tu aurais pu passer la nuit à l'hôtel de la Gare si tu n'avais pas appris

que la veuve de l'écrivain, objet de ta conférence, n'avait transformé sa maison en gîte rural.

« Vous serez sa première cliente, peut-être la dernière, revêche comme elle est », t'a glissé le portier avant de t'accompagner au car.

Massive, la démarche lourde, elle te précède dans l'escalier qui mène à l'étage, maugréant à chaque marche.

Pour quelles raisons Saint-Gilles avait-il épousé cet être dénué de grâce ?

Les notes sur son œuvre s'accumulent depuis trois ans sur ton bureau. Tu connais tout de l'écrivain mais rien de l'homme.

Elle hésite à te quitter devant la porte d'une chambre, te propose une tisane alors que tu n'as pas dîné. Ce qu'elle appelle le salon bleu a l'allure d'un garde-meuble. Miroirs et tableaux représentant des paysages laconiques sont posés à même le parquet alors que les meubles sont ramassés au centre. De la prairie vous parviennent les meuglements d'une vache. Les aboiements d'un chien qui tire sur sa laisse montent de la cuisine. Le chien n'est pas content. Toi non plus. Il aimerait vous rejoindre à l'étage, et tu aimerais poser à la veuve de Saint-Gilles les questions qui te taraudent depuis des années.

« Les vaches resteront dehors jusqu'à la première neige », t'informe-t-elle alors que tes pensées tournent autour de son mari, inimaginable dans ce décor et avec cette femme massive, si lourde que le parquet gémit de douleur dès qu'elle se déplace.

Parler des vaches alors que vous êtes installées dans une causeuse Louis XV est si bizarre. Tu te retiens de rire et

n'aspire qu'à te retrouver au lit. La tisane bue, elle ne se décide pas à te montrer ta chambre alors que sa tête dodeline sur sa poitrine. Ton regard va du plafond rustique aux meubles de styles différents, probablement hérités de sources différentes. A-t-elle l'intention de déménager ?

Elle sursaute, ouvre un œil, répond à la question que tu n'as pas formulée. Elle était sur le point de tout céder à un brocanteur, de vendre la maison, les terres, les vaches, même le chien, pour échapper à l'huissier qui n'a pas cessé de la harceler mais a changé d'avis depuis qu'elle a décidé de transformer la bâtisse en gîte rural. Elle va refaire la décoration, retapisser le canapé, laver les rideaux. Elle devait commencer aujourd'hui, puis a manqué de courage. Dangereux à son âge de monter sur un escabeau. La moindre chute et le col du fémur part en miettes. Elle laisse à plus jeune qu'elle de clouer, décrocher, accrocher.

« Et pourquoi ne pas commencer maintenant ? Vous ne semblez pas avoir sommeil. »

Elle parle pour toi et tu secoues la tête, incapable de lui résister. Un marteau et des clous fourrés dans ta main, elle t'aide à te hisser sur l'escabeau qu'elle tient des deux bras de peur que tu ne tombes. Tu n'as qu'à suivre ses conseils, planter le gros clou au milieu du mur, face à la fenêtre, pour que le miroir reflète la lumière, taper fort. « Et ce ne sont pas les morts qui vont se plaindre du bruit. »

Le petit cimetière visible dans le miroir que tu viens d'accrocher est planté à l'autre bout de la prairie. Les croix d'un blanc crayeux scintillent sous la lumière de la lune. Ta tête touchant le plafond, tu ne les quittes pas des yeux. Saint-Gilles est-il enterré dans ce cimetière ? Ta tristesse se mue en

fureur quand tu passes aux rideaux que tu décroches, puis aux tableaux que tu accroches. Tu tapes avec rage et l'impression de résister à celle qui abuse de ta docilité alors que tu tiens à peine sur tes jambes. Les tableaux et les miroirs ayant retrouvé leur place sur les murs, tu pousses les meubles : les deux fauteuils placés de part et d'autre de la cheminée ; le canapé aux couleurs délavées recouvert d'un tissu brodé, et tous les coussins à portée de ta main.

Ton hôtesse est satisfaite du résultat, sinon elle ne proposerait pas de rester quelques jours de plus sans payer. Tu ouvres grand la fenêtre pour retrouver ton souffle. Une fenêtre éclairée attire ton regard. L'obscurité ayant gommé les murs, elle donne l'impression d'être suspendue dans le vide.

« Qui habite si près du cimetière ?

— Personne.

— Pourtant il y a une lumière.

— C'est le reflet de la lune sur la vitre. Le métayer habitait là. Il m'a quittée. Une maison vide alors que le cimetière est plein à ras bord. On enterre ailleurs. Les derniers inhumés, des marins qui ont fait naufrage avec leur bateau. Leurs squelettes retrouvés des années après, enfermés dans le même trou. »

Pourquoi cette tristesse alors que tu ne connais pas ces hommes, morts avant que tu ne sois née ? Ces noyés serrés sous la même pierre. Tu repartirais si tu savais quelle direction prendre pour atteindre la gare. Repartirais à pied sans avoir rien appris de plus sur Saint-Gilles, sans cette fatigue qui te cloue face à la fenêtre. Dans tes yeux défilent des femmes sur un débarcadère. Elles attendent leurs hommes et ne savent pas qu'elles sont veuves. Le coffre en bois de

chêne placé sous le grand miroir est frère de leur cercueil rempli de leurs ossements mélangés à des arêtes de poissons. Le châle espagnol qui le recouvre est leur linceul.

« Ça commence à avoir de l'allure », se félicite-t-elle alors que le changement n'est dû qu'à toi.

La chambre d'hôte est aussi étroite qu'une cellule de moine, à peine plus large que le lit en fer forgé surmonté d'un crucifix et d'une branche d'olivier.

« Mon nom est Mathilde mais je préfère qu'on s'en tienne à madame Saint-Gilles.

— Le mien est Anne », fais-tu d'une voix syncopée, et tu refermes la porte derrière elle.

La petite lumière au fond de la prairie vient de s'éteindre. La fenêtre disparaît du même coup ainsi que le cimetière assombri par les nuages crachés par le fleuve que tu situes à son bruit. Enfermé entre deux haies de roseau, il devient visible dès qu'il aborde le village uniformément gris. Tu en devines les toits en ardoise, l'enseigne d'une pharmacie, celle d'une pompe à essence et trois réverbères qui éclairent une rue unique. Elle s'étire de l'église plantée sur un promontoire à la mairie reconnaissable à son drapeau qui frissonne sous le vent. Un village fermé sur lui-même, et une maison coincée entre un cimetière et un raidillon. Tu t'es jetée dans un piège. Assise dans le car, tu rêvais d'un bain chaud, d'un bon dîner et surtout d'un échange d'idées et de souvenirs sur Saint-Gilles. Sa veuve t'attend depuis des années. Elle a entendu parler de tes travaux sur son mari. Toi seule saurais faire bon usage des inédits qu'il a laissés. Est-ce pour te les confier ou pour accomplir d'autres travaux qu'elle t'invite à rester quelques jours de plus ?

Chapitre 2

Mathilde

La conférencière n'a pas téléphoné à la gare pour s'informer des horaires des trains, ne semble pas pressée de rentrer à Paris, marche depuis ce matin, de l'eucalyptus à la haie de peupliers, du même pas, comme si ses pieds étaient reliés à une bobine plantée sous terre. Marche vite comme pour précéder ses pensées et savoir quelle décision prendre. La pluie de la nuit a cédé la place à un vent frisquet qui soulève des mottes de paille et d'herbes. Certaines s'accrochent à ses cheveux mais elle n'en a cure. La voilà qui court. On dirait une poule trucidée, court derrière une idée ou quelqu'un qu'elle porte dans sa tête. Elle doit réfléchir, pour s'arrêter subitement. Elle fait peur à mes bêtes. Le coq qu'elle frôle de son ombre caquette, furieux, et prend ses pattes à son cou. Croit-elle se faire un ami du cheval avec sa main sur son encolure ? Sa peau ne la contient pas, aurait dit mon père qui s'y connaissait en femmes. L'odeur du café et du pain chaud l'ont réveillée ce matin, un pain pétri de mes mains, cuit dans mon four. Il faut savoir être

autonome, ne dépendre de personne. Elle a avalé le tout sans me regarder puis s'est précipitée dehors pour faire son marathon. Pourtant un éclair s'est allumé dans son regard lorsque je lui ai dit que je n'ai plus mis les pieds à la boulangerie depuis la mort de mon mari, que je ne fréquente pas les gens du village, des médisants. Ils me disent hautaine avec une pierre plate à la place du cœur. Ils me disent pareille à mon père qui a construit loin des regards, à trois kilomètres de la dernière maison, à un jet de pierre du cimetière, avec pour seuls voisins des morts aussi secrets que lui, n'a jamais expliqué d'où venait la fillette qu'il avait ramenée d'une de ses expéditions, et qui était sa mère ! Mêmes yeux bleus désolés que les siens, même fossette au menton, mais une peau sombre comme cul de marmite.

« Elle est ta petite sœur. » C'est en ces termes que mon père me l'avait présentée, alors que j'étais son unique enfant, née de sa femme morte d'un cancer trois mois plus tôt. Une fillette conçue du vivant de ma mère étant donné qu'elle marchait et qu'elle avait toutes ses dents. Venait-elle du Soudan, de Somalie ou de Mauritanie, où monsieur l'archéologue faisait des fouilles ? Ne parlant aucune langue, il était impossible de le savoir au juste. Pas de mère. À moins qu'il ne l'ait faite tout seul ou avec le désert qu'il creusait depuis des années à la recherche des ossements des premiers habitants de ces pays, les premiers nomades de la planète, ennemis du vent qui s'acharnait à effacer les traces de leurs pas, de leurs feux et de leurs chameaux à deux bosses. Expédiée en même temps que les fossiles, ossements crayeux et autres silex que le carbone 14 saurait faire parler, la petite fille ne répondait à aucune de mes questions mais

regardait ses pieds, comme si ces derniers devaient lui dicter ses réponses.

« Voici ta petite sœur. Tu seras sa mère, la sienne est morte au cours d'un bombardement. Tu lui apprendras à parler le français et à marcher avec des chaussures. Elle s'appelle Zohra. »

J'étais tombée de haut. Moi qui me croyais son unique amour. Mon père menait de la même main ses fouilles et sa vie privée. Qui sait s'il n'allait pas me ramener d'autres sœurs de ses autres chantiers ? J'avais dix ans et n'étais mère que de mes poupées que je jetais dès qu'elles perdaient un œil, un bras, une jambe, à la moindre hémorragie du son qui les remplissait. Ma rage, le soir, lorsqu'il a fallu dresser un lit à côté du mien et que mon père l'a embrassée sur le front en lui souhaitant bonne nuit avant d'aller rejoindre son matelas posé à même le sol. Muette le jour, elle chantait dès que j'éteignais la lumière ; chantait, comme on compte sur ses doigts tendus dans le noir, une berceuse avec le même refrain fait de sons étranges, celle que sa mère devait lui chanter. Zohra ne parlait que la nuit. Zohra, comme Zorro, le chien de mon père. J'ai fait mon devoir et lui ai appris à parler le français, à compter, à manger avec un couteau et une fourchette, à se chausser et, pour finir, l'alphabet. Il n'était pas question de l'envoyer à l'école du village. Zohra ne ressemblait pas aux autres enfants : sa peau tannée, ses jambes filiformes comme des roseaux, ses lèvres épaisses venaient de loin. Zohra n'était pas de notre monde. J'ai fait ce que mon père attendait de moi alors que mon cœur me disait de ne pas l'aimer. Mon cœur ne se trompait pas. Dix ans après, elle me volait mon mari après m'avoir volé mon père.

« Vous dites qu'elle vous a volé votre mari ? »

Sa voix me frappe en pleine poitrine, sourde, chargée d'interrogations. La voilà qui ouvre son porte-monnaie et me tend cinquante euros.

« J'aimerais rester quelques jours de plus. »

Sa main balaie le pain qu'elle a émietté pendant que je parlais.

« J'en mangerai ce soir. Votre pain est meilleur que celui de toutes les boulangeries, Mathilde. »

Elle m'appelle Mathilde. Personne ne m'a appelée par mon prénom depuis des années.

Chapitre 3

Anne

Dans le car qui t'emporte vers le village, tu penses à Mathilde qui ne mange que le pain pétri par ses mains, les légumes qui poussent dans son potager, tomate, courgettes et salades, adossés au mur du cimetière, et à ces morts plantés en pleine campagne alors qu'on aurait dû les enterrer en bordure de cette mer qu'ils ont tant aimée qui a fini par les enlever. « Je mangerai votre pain ce soir. » Tu l'as promis en te levant pour te rendre au village afin d'acheter le nécessaire pour prolonger ton séjour, alors qu'une minute auparavant tu avais décidé de rentrer chez toi. Les tribulations sentimentales de son archéologue de père, les jambes d'oiseau de sa demi-sœur et la berceuse qu'elle se chantait pour trouver le sommeil étaient si éloignées de tes préoccupations réduites à l'œuvre de Saint-Gilles et à sa vie laissée dans l'ombre. Tu l'avais écoutée sans manifester la moindre impatience alors que tu bouillais en toi-même. Où voulait-elle en venir ? Que t'importait que Zohra n'eût pas fréquenté l'école du village et qu'elle

eût appris à parler le français grâce à elle, qui ne l'aimait pas mais la tolérait ? Ton regard scrutait le fond de ton bol de café comme si tu y cherchais ton reflet, prête à te lever au premier klaxon du car. Tu serais partie sans un regard en arrière si Saint-Gilles n'avait été évoqué à la toute dernière minute. « Elle me volait mon mari après m'avoir volé mon père. » Elle l'a dit d'une voix hargneuse, la bouche resserrée en rides creusées par l'amertume.

Envolés d'un coup ta fatigue d'hier et tes doutes de ce matin lorsque, arpentant la prairie d'un pas fiévreux, tu te demandais si deux jours de plus chez la veuve de Saint-Gilles te mèneraient à lui.

Les nuages à travers le pare-brise du car n'ont cessé de narguer le soleil. Un soleil froid qui claque des dents. Pénombre et lumière sont à l'image des sentiments qui t'agitent. Mathilde est-elle bonne ou mauvaise, généreuse ou avare, naïve ou manipulatrice, victime ou bourreau ?

À l'écouter, les fouilles de son père l'ont ruinée, les liaisons de son mari avec des actrices célèbres qu'il rejoignait à Paris l'humiliaient avant que Zohra ne lui ait assené le coup de grâce. Leurs baisers crépitaient derrière les cloisons. Une odeur de plaisir pris à la sauvette imprégnait leurs vêtements.

« Zohra puait le sperme de mon mari. Ils ont nié. Jusqu'au jour où je les ai surpris emboîtés l'un dans l'autre. J'ai appelé la police et demandé qu'on le coffre pour détournement de mineure. C'était la nuit. Il croyait que je dormais alors que je guettais. Une tempête d'une rare violence secouait les murs. Ils criaient leur plaisir comme s'ils étaient seuls au monde. Je les ai jetés dehors. Chassés. »

Cette dernière information, Mathilde l'a débitée ce matin alors qu'elle plongeait dans l'eau savonneuse les rideaux que tu as décrochés hier et que tu repasseras cet après-midi.

Le village t'apparaît tel que tu l'as vu dans la nuit. Des cubes de pierre serrés les uns sur les autres pour mieux se protéger du vent, mieux espionner ses voisins et deviner à l'odeur ce qui mijote sur leur feu. Les commerces groupés sur la place vont te fournir le nécessaire pour deux ou trois jours. La tenancière de la bonneterie te conseille de déménager à l'hôtel de la Gare, bien plus confortable que le gîte qui finira, faute d'entretien, par s'écrouler sur la tête de sa propriétaire. Le libraire s'est dit prêt à te livrer le journal du matin avant de se rétracter lorsque tu lui as donné l'adresse : « Le carrefour entre les morts et les vivants ? Cette femme n'a eu que des malheurs mais personne ne la plaint. Elle se prend pour une châtelaine alors que sa maison n'est qu'une métairie. Fille et épouse de deux hommes célèbres, elle leur a servi de paillason. Sans compter la petite sauvage qui l'a délestée de son mari. »

Tu retrouves Mathilde devant la porte de la cuisine, jetant des miettes de pain aux corbeaux et pourchassant les moineaux qu'elle traite de fainéants. Entre deux moulinets de ses bras pantelants, elle t'explique que les corbeaux sont des âmes en souffrance. Devenus hargneux pour non-rémission de leurs péchés, ils se nourrissent des cadavres de plus pécheurs qu'eux. Tu quittes une femme terre à terre et tu retrouves une mystique. Un sourire malicieux étirant sa vieille bouche, elle te pose une devinette. « Savez-vous ce qui vous attend derrière la haie de peupliers ? » Un clin d'œil appuyé t'indique la corde à linge tendue entre deux

troncs. Six rideaux d'égale épaisseur et d'égale longueur sèchent à l'air libre. « Nous les repasserons ce soir puis nous parlerons de ce qui nous intéresse. » Tu hoches la tête, reconnaissante, prête à recevoir le bâton pour mériter la carotte.

Le potage où trempent des miches de pain vite expédié, te voilà sur la plus haute marche de l'escabeau. Le fait de la dominer te rend hardie. Tu lui demandes tout en accrochant le premier rideau s'il arrivait à son mari de réparer un meuble cassé, de repeindre un volet ou de couper du bois pour l'hiver.

Mathilde pleure de rire, suffoque, est sur le point d'exploser. À l'entendre, Saint-Gilles n'a jamais planté un clou dans un de ces murs, jamais refermé un volet ou cadencé une porte. Passait en courant d'air entre deux séjours à Paris, donnait son linge sale et emportait du propre. Sa vraie famille l'attendait au Flore, aux Deux Magots, des foutraques, des exaltés qui vous dissèquent une ligne tout un après-midi devant un café payé trois sous. La maison ne l'intéressait pas. Du moment que Zohra s'acquittait du ménage. Elle n'avait pas son pareil pour balayer, dépoussiérer, passer la serpillière. Huit ans à peine et, hissée sur un tabouret, les assiettes sales devenaient des soleils entre ses mains. Les choses se sont gâtées quand elle a eu ses règles, à croire que son mauvais sang lui était monté à la tête. Elle se lavait au lieu de laver le sol de la cuisine, soufflait sur son vernis à ongles au lieu de souffler sur les braises de l'âtre, sortait avec des garçons au lieu de faire rentrer la volaille. Des seins lui ont poussé en une nuit, des fesses aussi, tendues

comme peau de tambour. Ses mamelons sombres se voyaient à travers son chemisier. Elle n'essayait pas de les cacher. « Deux figues qui ne demandent qu'à être mordues », plaisantait Saint-Gilles, jusqu'au jour où il y a mordu. Cette fille incitait au viol. L'air autour d'elle sentait le sexe. Mathilde ne pesait pas lourd face à la sauvage qui refusait de porter une culotte de peur d'étouffer ce que vous savez. Des klaxons l'appelaient dès que tombait la nuit. Zohra accourait, échevelée, parfois pieds nus, enfourchait la moto derrière le garçon, jamais le même. Comme si tous les mâles du village se la prêtaient. « J'étais débordée. Une attaque cérébrale clouait mon père au lit. Je devais le soigner et surveiller sa fille. Il gesticulait et bredouillait des sons inarticulés dès qu'il la voyait courir vers la route. Une écume faite de rage et d'impuissance coulait de sa bouche. Cent fois il m'a désigné le fusil accroché à un clou du mur. Cent fois il aurait pu la tuer si ses mains lui avaient obéi. Mais qu'est-ce qui me retenait, pour ne pas le lui donner ? » s'indigne-t-elle après tant d'années.

Mathilde ne comprenait pas comment la fillette, qui lui demandait tous les soirs de lui raconter l'histoire du petit écureuil qui avait deux mamans et retrouvait l'une dès qu'il perdait l'autre, avait pu se transformer en diable.

« Sa maman est morte à la guerre ?

— Que lui répondre ? Je ne connaissais que l'histoire du *Petit Chaperon rouge* que la fillette avait en horreur. Elle n'aimait pas le loup. N'aimait pas la grand-mère et préférait aux galettes le pain cuit entre deux pierres. Sa vie avec nous lui est devenue brusquement étriquée. *Je vais prendre l'air*. Elle le disait tous les soirs quand la haie de cyprès

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 10 mars 2010.
Dépôt légal : mars 2010.
Numéro d'imprimeur : 75842.*

ISBN 978-2-7152-2953-2 / Imprimé en France

172900



La fille qui marchait dans le désert Vénus Khoury-Ghata

Cette édition électronique du livre
La fille qui marchait dans le désert de Vénus Khoury-Ghata
a été réalisée le 12/04/2010
par les Éditions du Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 10 mars 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782715229532)
Code Sodis : N39801 - ISBN : 9782715230576
Numéro d'édition : 172900